

## QUATRE TEXTES SUR L'ÉLITISME SPORTIF ET OLYMPIQUE

Pierre de Coubertin

Editions Picard | « Revue Française d'Histoire des Idées Politiques »

2005/2 n°22 | pages 157 à 171

ISSN 1266-7862

ISBN 9782708407503

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-francaise-d-histoire-des-idees-politiques1-2005-2-page-157.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Picard.

© Editions Picard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Pierre de COUBERTIN

## QUATRE TEXTES SUR L'ÉLITISME SPORTIF ET OLYMPIQUE

*Les idées élitistes de Pierre de Coubertin ne se laissent pas saisir aisément. En effet, nulle théorie sans pensée pratique chez Pierre de Coubertin. Ce dernier se pense en effet en homme d'action plutôt qu'en intellectuel, cet homme incomplet raillé par Maurice Barrès. Aussi, le lecteur sera peut-être déçu de ne pas rencontrer ici de texte théoriquement et sociologiquement « pur », autrement dit, dégagé au plus loin des contextes français et international. Extraits d'un vaste corpus de plus de quinze mille pages, ces quatre textes le plongeront au cœur d'un combat mené contre tous pour imposer une vision chevaleresque du sport.*

*La manie polygraphique du baron signale une fébrilité messianique tout autant qu'une impuissance. Ses ouvrages pédagogiques, qui s'égrènent de 1888 à 1921, relèvent de genres très différents : enquête sociologique à la manière le playsienne (L'Éducation en Angleterre. Collèges et universités, L'Éducation anglaise en France, et Universités transatlantiques tous trois parus chez Hachette entre 1888 et 1890), projet de réforme de l'enseignement secondaire français incluant des propositions de programmes scolaires (Notes sur l'éducation publique, Hachette, 1901 et L'Éducation des adolescents au XX<sup>e</sup> siècle, 3 vol., Alcan, 1905-1915), enfin manuel à l'usage des enseignants de culture physique (Leçons de gymnastique utilitaire, Payot, 1916 et Leçons de pédagogie sportive parues à Lausanne en 1921). Quant à ses ouvrages historiques, ils visent tous à produire une mémoire nationale apaisée en mettant fin aux querelles qui ruinent la France depuis les guerres de Religion : volumes relevant de l'histoire du temps présent (L'Évolution française sous la Troisième République et Pages d'histoire contemporaine chez Plon en 1896 et 1909), Chronique de France diffusée chaque année entre 1900 et 1906 dans les bibliothèques des universités étrangères, comme*

les quatre brochures publiées l'année de Verdun et réunies en 1930 sous le titre Notre France. Sa surprenante et confidentielle Histoire universelle publiée en quatre volumes à Aix-en-Provence en 1926-1927 veut remplir le même rôle de pacification, mais, cette fois-ci, à l'échelle des nations européennes.

Ses articles enfin, de taille très variable, peuvent être rassemblés en trois catégories : discours de promotion du sport scolaire des années 1888-1892, articles de la presse parisienne et internationale des années 1894-1900, puis de la Revue olympique à compter de 1901, et promouvant tout à la fois les Jeux olympiques et l'éducation sportive, feuillets largement auto-biographiques publiés dans des moments de forte contestation (Campagne de vingt-et-un ans, Librairie de l'éducation physique, 1906-1908 et Mémoires olympiques, parus dans le journal L'Auto entre septembre 1931 et mars 1932).

Si la défaite de Sedan se situe bien évidemment à l'arrière-plan, le danger qui menace vraiment la France, selon Pierre de Coubertin, c'est la gueuse et l'anarchie. Aussi, dès 1886, pense-t-il viriliser et pacifier par le sport les fils de l'élite (texte 1), puis, à la veille de la Grande Guerre, les fils du peuple (texte 4). À compter de 1892, il tente, par le rétablissement des Jeux olympiques, de forger des élites internationales sportives et pacifiques (texte 3) en prenant bien soin d'en confier la direction à une institution élitaine indépendante des États (texte 4).

Le sportsman ou « l'amateur » (texte 1) est bien sûr un struggleforlifer, un acteur du combat permanent pour la survie de l'espèce, mais il est aussi un gentleman, dont les manières sociales ne sont pas simplement héritées, mais peuvent être enseignées et apprises sur le terrain de sport. Et cette inculcation des valeurs chevaleresques a pour fonction essentielle de moraliser les dirigeants de la société industrielle. Avec la ré-invention des Jeux olympiques, Pierre de Coubertin et les congressistes assemblés en Sorbonne en juin 1894 (texte 2) changent d'échelle pour tenter d'organiser les premières rencontres athlétiques mondiales, à vrai dire occidentales : il s'agit de transposer la guerre sur le stade, et ainsi de la neutraliser. Dans sa version olympique, le sport est dirigé par des « trustees » (texte 3), un « self body recruiting », un comité de fidéicommissaires en charge des valeurs olympiques, dont le recrutement international est assuré par cooptation depuis sa création en 1894. Cette entorse aux usages démocratiques, qui installe une élite de dirigeants olympiques en surplomb de la société sportive internationale, est ici justifiée par Pierre de Coubertin au nom de l'indépendance et de la stabilité. Nous sommes là au cœur du mouvement de création des premières organisations transnationales, celles des années 1860-1910, pacifistes et libérales (Croix-Rouge en 1863, Fondation Nobel prévue par testament en 1895, boy scoutisme de lord Baden Powell en 1908). Il reste que « l'égalitarisme des relations » permis par la « joyeuse » rencontre sportive ne bouleverse en aucune manière les hiérarchies sociales (texte 4). Bien au contraire, le sport rendrait acceptable l'inégalité des

*« conditions », entendue ici comme indépassable, en apaisant les tensions sociales par l'éphémère mais rituelle camaraderie du stade, d'une part, en promouvant une nouvelle élite, sportive, qui transcenderait, sans les annuler, les élites de la société globale, d'autre part. Le sport, à la manière des ordalies, exercerait, selon son premier théoricien, une fonction « judiciaire » en inventant un lieu d'équité sociale.*

Patrick CLASTRES

### RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'USFSA

*Revue Athlétique*, 1<sup>re</sup> année, 25 juillet 1890, p. 387-393<sup>1</sup>.

Messieurs,

Dans l'Union, vous le voyez, tout le monde parle ; notre excuse, c'est que, d'autre part, tout le monde agit. Par là l'Union prétend se distinguer des Associations où l'on parle et où l'on n'agit point. Vous venez d'entendre notre Président. M. Marcadet va tout à l'heure vous exposer des faits, vous raconter les prouesses accomplies au cours de l'année et faire le compte des nombreuses médailles que nos membres ont conquises. L'Union est une

1. Prononcé en juillet 1890 devant l'assemblée générale de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA), cet éloge de l'amateur intervient à l'issue de la première année d'existence des sociétés sportives des lycées publics. C'est le théoricien du « solidarisme » Léon Bourgeois, alors ministre de l'Instruction publique, qui, par un décret de janvier 1890, a officiellement autorisé les lycéens à gérer eux-mêmes leurs associations. Pour le jeune secrétaire général de l'USFSA Pierre de Coubertin, cette liberté nouvelle doit permettre aux jeunes gens de s'initier au « self-government », de se policer, et de se préparer à prendre place dans la compétition coloniale et commerciale qui se livre désormais bien au-delà de l'Europe en paix, à l'échelle planétaire.

Cet éloge survient également dans un contexte de fortes rivalités entre des projets pédagogiques concurrents. La promotion de « l'esprit d'amateurisme » doit ainsi permettre de distinguer les sociétés sportives scolaires, adhérentes de l'USFSA, d'une multitude d'autres sociétés tout aussi actives dans le champ des exercices physiques à l'école : sociétés de gymnastique à finalité médicale – « faire du sport par hygiène » – ou bien à finalité militaire – « par patriotisme pour se préparer aux rigueurs de la vie militaire » –, ou bien encore sociétés membres de l'adverse Ligue nationale d'éducation physique (LNPE) – « faire du sport par ambition pour remporter des prix et des médailles ». Fondées par des républicains radicaux et socialistes, s'adressant prioritairement aux enfants du peuple qui fréquentent les écoles primaires et primaires supérieures, ces dernières représentent une menace des plus sérieuses pour Pierre de Coubertin qui, lui, trouve ses principaux soutiens dans les milieux modérés et coloniaux de la gauche ferryste et de la première droite républicaine.

Aussi, son discours vise-t-il à convaincre définitivement les autorités ministérielles et pédagogiques de la nécessité de former des élites d'un nouveau genre capables de relever les défis fin de siècle. On notera, en outre, que Pierre de Coubertin introduit pour la première fois dans la langue française le néologisme « amateurisme » qu'il nous dit emprunter à l'anglo-américain.

heureuse mère ; les médailles de ses fils lui feraient, vous le verrez, un royal et lourd collier. Enfin M. le Trésorier vous exposera la situation d'un budget qui jouit d'une certaine ressemblance avec la célèbre poule aux œufs d'or. Bien modeste en apparence, il nous a permis de réaliser tant de belles et bonnes choses qu'on serait en droit de s'en étonner si l'on ne savait que la bonne volonté, la persévérance et le désintéressement sont susceptibles de tripler les revenus des humains, et ces qualités – dût ma fatuité vous paraître exécration – je les réclame pour nous tous.

Mais il ne suffit pas d'être éclairés sur ce que nous avons fait et sur ce que nous possédons : il faut encore que vous connaissiez les principes qui nous ont guidés et nous guideront encore dans l'avenir, que vous sachiez d'après quelles idées et en vue de quels résultats nous avons travaillé. Une Assemblée générale est une sorte de confession précédée d'un minutieux examen de conscience. On ne doit rien cacher.

## I

Il y a un mot français qui est très en usage chez nos voisins d'Outre-Manche, assez aveugles pour ne pas comprendre le danger qu'il y a à emprunter de la sorte à des idiomes étrangers les termes qui vous manquent. C'est le mot : amateur, pris non pas dans le sens d'admirateur, mais par opposition à professionnel et servant à désigner l'homme qui se livre à un exercice, à un travail quelconque pour l'agrément et la satisfaction qu'il y trouve. Les Américains eux aussi, se servent de ce mot et même, ils en ont tiré un gracieux barbarisme que je vous demande la permission de vous présenter en analysant l'idée qu'il exprime. Quand ils veulent faire l'éloge d'une Société athlétique, ils vantent l'esprit d'amateurisme qui y règne. Or, comme l'Union tend précisément à mériter le même éloge, je dois vous dire ce qu'il faut entendre par amateurisme.

On peut faire du sport par hygiène pour se conserver le plus précieux de tous les biens, la santé ; c'est un but très avouable ; on peut en faire par patriotisme pour se préparer aux rigueurs de la vie militaire ; c'est un but très noble ; on peut en faire par ambition pour remporter des prix et des médailles, et ce désir n'a rien que d'honorable et d'humain. Assurément tous ceux qui font du sport pour ces différents motifs ne sont pas des professionnels ; on les classe avec raison parmi les amateurs. Et pourtant ils ne le sont qu'à demi. Le véritable amateur trouve dans le sport lui-même un attrait qui agit sur lui plus puissamment que n'importe quelle autre considération. Il ne s'y livre pas avec la ponctualité et la prudence de celui qui en use comme d'un remède ; il ne poursuit pas un endurcissement raisonné en vue des fatigues qui l'attendent au régiment : il ne s'entraîne pas avec l'ardeur et la

passion du collectionneur de médailles et si le succès lui est doux, si les acclamations dont on accueille sa victoire résonnent agréablement à ses oreilles, la satisfaction qui est au-dedans de lui-même est plus forte que les impressions du dehors. L'effort lui est devenu une seconde nature ; il y trouve son bien-être : il ne s'en lasse jamais. Je l'ai déjà dit et je le répète d'autant plus volontiers que cette parole a soulevé plus de critiques, ainsi compris, le sport mène tout droit à cet idéal humain : la victoire de la volonté.

Vous me direz alors que l'amateurisme n'est pas à la portée de tout le monde ; mais le sport en général, l'est-il ? Ne croyez pas qu'il séduise également tous les hommes ; beaucoup échappent et échapperont toujours à son action bienfaisante, même après l'avoir pratiqué sous toutes ces formes ; beaucoup ne saisissent pas et ne saisiront jamais la jouissance de l'effort. Quant aux débuts, vous savez qu'ils sont toujours pénibles ; on y est aidé par quelque une des considérations que je vous signalais tout à l'heure, le désir de se fortifier, l'amour de la gloire ; il n'en faut pas davantage pour se livrer à un exercice fatigant et y persévérer. Mais si l'on a en soi l'étoffe d'un véritable amateur, tout calcul disparaît pour faire place à ce culte désintéressé du sport qui est l'essence même de l'amateurisme.

Voilà notre raison d'être ; d'autres s'attacheront exclusivement à rendre les exercices physiques utilitaires et ils les organiseront de la manière qui répondra le mieux au but qu'ils se seront proposés ; les Sociétés de gymnastique prévoient tous les détails d'une campagne, les sorties en armes, les marches forcées ; c'est là leur rôle. Les médecins recherchent un système d'éducation physique applicable à tous et basé sur la science ; notre point de vue est, je le répète, tout différent. L'Union vise à développer l'amateurisme qui est la chevalerie du sport. Chevalerie très démocratique, ne se recrutant pas, comme on pourrait le croire, dans la foule des oisifs et des hommes de loisir. Ceux-là se contentent le plus souvent de la dose d'athlétisme qui consacre leur élégance ; ils jouent au sport ; ils n'en font point : et cela se conçoit. Lorsque nul travail n'occupe votre vie et que nul souci ne la traverse, tout s'aplatit et devient incolore ; les amusements comme le reste. Pour maintenir en état d'élasticité les ressorts qui se détendent dans l'exercice, il importe que quelque chose les contienne, j'allais dire les irrite ; la fatigue n'est agréable que lorsqu'elle succède à une fatigue d'un autre ordre : il faut de plus qu'on la désire. L'homme qui, du soir au matin, est libre de l'appeler, ne l'appelle pas.

Cet amateur, dont je cherche à esquisser rapidement les traits devant vous, n'existe encore en France qu'à l'état embryonnaire ; on le rencontre en Amérique et en Angleterre, en Angleterre surtout, dans les rangs de cette bourgeoisie largement ouverte dont tout homme bien élevé a le droit de faire partie, et par « bien élevé » il faut entendre ici ce mélange de loyauté, de distinction et de politesse qui constitue ce qu'on appelle le gentleman. Nous croyons que c'est un bon animal et l'on a dit fort justement qu'il importait à une nation d'être composée de bons animaux. Ce terme appliqué à l'homme

désigne un être bien équilibré : or, le sport joue un rôle important dans l'établissement de l'équilibre humain. Si l'amateur en question s'était contenté de faire beaucoup d'exercices physiques au collège, d'être un champion de la barre fixe ou le plus habile des sauteurs à la perche, il y eût gagné des récompenses, des éloges et de bons muscles ; mais le sport peut faire plus que cela pour lui... C'est le sport qui lui a appris à trouver chaque matin une jouissance exquise et salutaire dans le baquet d'eau froide qui l'attend au saut du lit ; c'est le sport qui a fait que, lorsqu'il a lutté avec d'autres, nulle défaite ne l'a découragé, nul insuccès ne lui a laissé d'amertume ; c'est le sport qui, en maintes circonstances, l'a égayé et consolé, a changé le cours de ses réflexions, a hâté ses décisions, raffermi son courage et calmé ses colères. C'est enfin parce que l'esprit du sport a présidé à tous ses exercices qu'il ne les abandonne pas quand l'âge des concours et des rivalités est passé et qu'il persiste au contraire à les pratiquer pour son grand plaisir et pour son grand bien physique et moral. Oui, l'homme ainsi transformé et soutenu est plus vaillant, plus persévérant que les autres ; je ne dis point que sa bravoure, sa noblesse de sentiment et sa valeur intellectuelle soient plus grandes que celles de son voisin qui ne fait point de sport et qui possède ces belles qualités ; mais je dis qu'il est mieux armé pour les luttes de la vie, pour ces petites luttes de chaque jour, qui ne procurent même pas l'âpre joie d'un grand sacrifice, qui ne se terminent pas en une fois par un effort vigoureux, mais qui se renouvellent incolores, monotones et incessantes et devant lesquelles les plus forts sont parfois contraints de s'avouer vaincus.

Voilà pourquoi si l'Union ne vise pas directement à la défense de la patrie sur les champs de bataille, elle ne tend pas moins à en assurer la grandeur ; ceux qui l'ont fondée ont été bien inspirés en inscrivant en tête de ses statuts ces mots antiques qui, plus qu'on ne pense peut-être, résumaient les idées que je viens d'exposer : *Ludus pro patria*.

## II

Tels sont, Messieurs, nos principes athlétiques. Je dois maintenant vous parler de nos principes pédagogiques ; car l'Union a été créée d'abord pour activer la formation de Sociétés d'adultes, mais aujourd'hui, grâce à l'heureux mouvement de réforme déterminée par le Comité de propagation des exercices physiques, elle se trouve amenée à guider les premiers pas des jeunes Associations scolaires. C'est une tâche enviable autant que délicate et la confiance dont l'honneur l'Université a dû lui faire des jaloux. La permission donnée à des groupes de lycéens de s'affilier à elle aurait pu choquer plus d'un universitaire ; nous l'eussions déploré sans en être surpris, la chose était explicable. Bien au contraire, avec une franchise et une décision

peu communes, l'Académie de Paris, dont le chef est notre vice-président d'honneur a levé toutes les difficultés et aplani les obstacles ; personne n'a trouvé l'affiliation louche ni périlleuse et si quelques critiques ont été formulées elles portaient de si bas qu'il devenait inutile d'en tenir compte.

Dans les Écoles comme dans le monde ce sont des amateurs que nous cherchons à créer et voilà pourquoi nous provoquons la formation de Sociétés dont nous prenons soin de respecter l'indépendance et d'encourager l'initiative. C'est dans leur sein que l'amateurisme loyal, droit et bienfaisant se développera. Je ne veux pas revenir ici sur le rôle pédagogique de ces Associations, sur leur action au point de vue moral, sur l'influence si complète et si heureuse qu'elles peuvent exercer dans un Collège ; ce serait sortir de mon sujet. Mais ce que je puis dire c'est que là où elles n'existent pas, l'éducation physique n'est qu'une façade, le goût du sport est absent ; l'exercice ne sera jamais un besoin.

Nous convions ces Associations aux concours divers dont nous sommes les organisateurs ; nous les aidons à en organiser d'autres dont elles font les honneurs tour à tour ; on leur prête le terrain, on se tient à portée pour répondre au moindre appel, on assiste à la fête et généralement on applaudit parce que tout se passe de la manière la plus correcte et la plus distinguée. Toutes ces réunions s'espacent sur une longue période, car il importe de ne pas troubler les études et d'entretenir la vie athlétique tout à la fois. L'année scolaire se divise en trimestres de jeux ; à l'automne on fait un peu de tout pour se remettre en train ; quand les bois sont dépouillés, une belle après-midi de décembre, rien ne convient mieux qu'un beau cross-country ; c'est à cette époque que désormais sera couru le cross-country de la Revue Athlétique ; les vainqueurs assureront à leur Lycée la possession pour un an de la coupe offerte par la direction de la Revue. Puis vient le foot-ball avec la série de matchs éliminatoires se terminant par l'épreuve définitive entre les deux premières équipes. Le printemps ramène les concours de Sports athlétiques, courses à pied, sauts, lutte à la corde... qui se terminent par les championnats interscolaires. L'aviron réclame alors les jeunes gens et ce roi des sports a sa sanction le jour des régates scolaires. L'Union ne les organise pas ; à d'autres revient cet honneur ; mais pourrait-elle s'en désintéresser ?

Vous le voyez, l'année athlétique scolaire est de la sorte bien remplie ; nous croyons que, de janvier à juin, trois jeudis sur quatre peuvent être employés utilement à tous ces exercices. Autant que possible, nous évitons de choisir le dimanche d'abord parce qu'il doit rester, selon nous, le jour de la famille, ensuite parce qu'il nous donnerait des spectateurs dont nous ne désirons pas – que dis-je ? – dont nous redoutons la présence. Les concours scolaires ne doivent pas avoir lieu à huis clos ; les camarades des coureurs, leurs amis, leurs maîtres, voilà les invités qui conviennent. En des circonstances solennelles il est bon d'aller plus loin. M. le Président de la République assistait aux championnats de cette année. La distribution des récompenses a eu lieu avec quelque éclat. La musique militaire s'est fait entendre.

La réunion était nombreuse sans cesser d'être intime. Chaque année nous agirons de même, mais nous ne ferons rien de plus. La foule bruyante et houleuse ne vous acclamera jamais que contre notre gré, mes amis, et jamais nous ne consentirons à transformer vos concours en spectacles publics. Ce serait vous rendre à tous un très mauvais service. Le souci de la partie théâtrale de la fête irait à l'encontre des exigences du Sport ; le véritable but serait perdu de vue et les vainqueurs se croiraient des demi-dieux.

N'allez pas croire que je cherche à rabaisser leur mérite. Nous n'estimons rien tant qu'un solide coureur, qu'un bon boxeur, qu'un intrépide joueur de foot-ball et qu'un rameur infatigable, surtout lorsqu'à cette virilité physique viennent se joindre la force et la droiture du caractère que nous persistons à croire étroitement liées à la vigueur du corps. Mais ne perdez pas de vue que si nous voulons vous donner des corps robustes, c'est pour en faire les serviteurs dévoués et obéissants de ce qu'il y a de plus grand et de plus précieux dans l'homme : l'intelligence.

#### LE CARACTÈRE DE NOTRE ENTREPRISE

*Bulletin du Comité international des Jeux olympiques,*  
1<sup>re</sup> année, octobre 1894, n° 2, p. 1<sup>2</sup>.

On nous demande de bien préciser le caractère de notre entreprise et d'indiquer les moyens par lesquels nous comptons la réaliser. Voici la réponse en quelques lignes.

Les Jeux Olympiques seront des Concours internationaux – véritables championnats du monde, dans lesquels tous les sports et exercices physiques pratiqués de nos jours se trouveront représentés. Ils auront lieu en 1896 à Athènes, en 1900 à Paris et ensuite de quatre ans en quatre ans dans les différentes capitales de l'Univers. Conformément aux vœux formulés par le

---

2. Refondés lors du Congrès de la Sorbonne des 16-23 juin 1894, les Jeux olympiques, dans leur version actualisée, ne sauraient être confondus selon leur promoteur avec un quelconque « revival » ou « pageant ». Il ne doit en aucune manière s'agir d'une mise en scène costumée à la manière américaine, mais d'un rassemblement des meilleurs athlètes affrontés dans le cadre pacificateur d'épreuves athlétiques modernes. Une modernité qui est également celle de la course de Marathon, inventée par le linguiste français Michel Bréal en souvenir de la victoire des Grecs sur les Mèdes : un défi de la longue distance, imaginable seulement à l'heure industrielle. Que les Jeux rétablis retrouvent en 1896 la Grèce a paru naturel aux élites sportives et académiques venues des quatre coins de la planète sportive, toutes gagnées au philhellénisme par leur éducation. Encore faut-il ménager les susceptibilités des représentants des différentes traditions de l'éducation physique, obtenir du gouvernement grec qu'il mette tout en œuvre pour accueillir l'œkoumène sportive, veiller à l'itinérance future de la manifestation, gage de pérennité et d'universalité. Aussi, le Comité international des Jeux olympiques entreprend-il de diffuser sa doxa dans un organe de presse au lectorat transna-

Congrès de Paris, ces concours seront ouverts aux seuls adultes ; l'élément scolaire n'y sera pas représenté : pour y participer, il faudra être amateur, c'est-à-dire être de ceux qui ne retirent de leur succès athlétique aucun profit pécuniaire ; nul pays ne sera admis à s'y faire représenter par d'autres que par ses nationaux ; enfin la plus grande solennité possible sera donnée à la célébration des Jeux ; partout où ils auront lieu, les gouvernements seront sollicités d'y prêter leur appui officiel.

Notre pensée, en faisant revivre une institution disparue depuis tant de siècles, est celle-ci. L'Athlétisme a pris, depuis trente ans, une importance qui va croissant chaque année ; son rôle paraît devoir être aussi considérable et aussi durable dans le monde moderne qu'il l'a été dans le monde antique : il reparaît d'ailleurs avec des caractères nouveaux ; il est international et démocratique, approprié par conséquent aux idées et aux besoins du temps présent. Mais aujourd'hui, comme jadis, son action sera bienfaisante ou nuisible selon le parti qu'on en saura tirer et la direction dans laquelle on l'aiguillera. L'Athlétisme peut mettre en jeu les passions les plus nobles comme aussi les plus viles : il peut développer le désintéressement et le sentiment de l'honneur comme l'amour du gain ; il peut être chevaleresque ou corrompu, viril ou bestial ; enfin on peut l'employer à consolider la paix aussi bien qu'à préparer la guerre. Or, la noblesse des sentiments, le culte du désintéressement et de l'honneur, l'esprit chevaleresque, l'énergie virile et la paix sont les premiers besoins des démocraties modernes, qu'elles soient républicaines ou monarchiques.

\*

\*\*

Nos intentions ne paraissent pas avoir été méconnues ; dans le monde du sport on s'est rendu compte de la largeur de vues qui avait présidé à la confection des programmes. Nulle forme d'exercice physique n'a été écartée, aucune école n'a été privilégiée, à plus forte raison, aucune Société, aucun pays : nous faisons appel à tous, et nous estimons que ce n'est pas autour de notre Comité que doivent se débattre les questions de supériorité entre tel système et tel autre, entre la gymnastique et le sport, les exercices ou les Jeux. D'autre part, ceux qu'intéresse plutôt le côté moral de l'entreprise ne nous ont pas ménagé les encouragements. On pouvait s'attendre de leur part à quelque scepticisme ; au lieu de cela, nous avons trouvé de l'enthousiasme. La presse a fait mieux que nous combler d'éloges ; elle a rendu compte longuement et fidèlement de nos travaux, ce qui était assurément la meilleure manière de nous servir et de nous amener des adhérents.

---

tional, en attendant la création en 1901 de la « Revue olympique » qui perdure jusqu'à nos jours. Dès ce moment fondateur, Pierre de Coubertin a une claire conscience que le sport, comme Janus, est une activité à deux faces, pacifique et guerrière.

Ces succès ne doivent pas, néanmoins, nous faire oublier que la préface seule est écrite et que ce qui est accompli n'est rien à côté de ce qui reste à accomplir.

Quelques mots sur notre organisation ne seront pas déplacés ici.

Le Congrès de Paris a laissé derrière lui un Comité International composé des personnes qui, dans leurs pays respectifs, ont accepté de se mettre à la tête du mouvement. Ces personnes sont en quelque sorte nos représentants et nos correspondants à l'étranger. L'administration est fixée à Paris avec le secrétaire général et le trésorier mais la présidence appartient de droit au pays dans lequel vont avoir lieu les Jeux Olympiques : elle sera donc exercée par un Hellène jusqu'en 1896, par un Français de 1896 à 1900, par un Américain de 1900 à 1904 si les jeux de 1904 ont lieu aux Etats-Unis. Dans chaque pays doit se constituer un Comité national qui aura pour tâche d'assurer la participation du pays aux Jeux Olympiques tous les quatre ans jusqu'à ce que son tour vienne de les organiser *at home*.

Nous pensons que dans les limites fixées par le Congrès et résumées ci-dessus, pleine et entière liberté doit être laissée aux Comités nationaux. Il n'est nullement à désirer que chaque Olympiade voie le même tableau passer successivement dans des cadres divers. Le génie de chaque peuple, sa façon d'organiser les fêtes, de pratiquer l'exercice physique, voilà ce qui donnera aux Jeux Olympiques modernes leur véritable caractère et les rendra peut-être supérieurs à leurs devanciers. Il est évident que, célébrés à Rome, ils ne ressemblent pas à ce qu'ils peuvent être à Londres, ou à Stockholm.

\*  
\*\*

On peut nous aider de deux manières :

D'abord, en nous faisant connaître, en répandant notre *Bulletin*, en faisant circuler notre programme. Il ne manque pas de gens qui s'imaginent que les Jeux Olympiques sont des amusements nouveaux, de véritables Jeux d'importation étrangère que nous voulons mettre à la mode et dont nous distinguons la nationalité d'origine sous cette appellation d'ordre général. D'autres ne voient dans notre projet qu'une restitution mesquine et maladroite du passé, quelque chose comme des tableaux vivants sur un théâtre. Il faut détromper tout ce monde.

En second lieu, la caisse de notre trésorier ne sera jamais assez pleine et toutes les offrandes et souscriptions qui lui seront adressées ne feront qu'y passer. Il importerait, en effet, que nous puissions organiser un véritable Bureau national d'athlétisme et une semblable organisation représente une dépense annuelle considérable. Tels sont nos projets et nos besoins. Nous faisons appel à tous ceux qui aiment vraiment le sport, à tous ceux également qui souhaitent voir la jeunesse de tous les pays réunie sur le plus pacifique des champs de bataille, le champ de jeu.

LES « TRUSTEES » DE L'IDÉE OLYMPIQUE  
*Revue Olympique*, juillet 1908, p. 108-110<sup>3</sup>.

Excellences, Mylords et Messieurs,

Au nom du Comité International Olympique, je vous exprime ma profonde reconnaissance pour l'hommage qui vient de nous être rendu. Nous en garderons un souvenir ému comme de cette IV<sup>e</sup> Olympiade pour laquelle, grâce au zèle et au labeur de nos collègues anglais, un effort colossal a pu être tenté dans la voie de la perfection technique. Et si satisfaisant que soit le résultat, j'espère de ne pas marquer une ambition trop grande en disant que dans l'avenir nous espérons qu'on fera mieux encore, si cela est possible. Car nous voulons toujours progresser. Qui ne progresse pas recule.

Messieurs, les progrès du Comité au nom duquel j'ai l'honneur de parler ont été jusqu'ici considérables et rapides. Et quand je songe aux attaques sans nom dont il a été l'objet, aux embûches, aux obstacles que des cabales invraisemblables et des jalousies forcenées ont dressé sur sa route depuis quatorze ans, je ne puis m'empêcher de penser que la lutte est un beau sport - même lorsque, délaissant les passes classiques, vos adversaires en viennent à pratiquer contre vous les surprises du *catch as catch can*. Tel est le régime auquel le Comité International Olympique a été soumis dès sa naissance et il paraît y avoir gagné une solide et robuste santé.

La raison de ces combats ? Oh ! mon Dieu ! je vous la dirai en deux mots. Nous ne sommes pas des élus ; nous nous recrutons nous-mêmes et nos mandats ne sont pas limités. En faut-il davantage pour irriter une opinion

3. Pierre de Coubertin prononce ce deuxième discours à Londres, lors de la réception donnée par le gouvernement britannique en l'honneur des invités des Jeux olympiques en 1908, dans un tout autre contexte international et sportif. Il est dorénavant président du Comité international olympique, créé lors du Congrès de la Sorbonne de juin 1894 pour veiller sur les Jeux olympiques rénovés. Rétablies en 1896 à Athènes, les olympiades quadriennales se sont ensuite déroulées à Paris, puis à Saint-Louis, avant de retrouver la mère patrie du sport moderne : l'Angleterre. Initialement prévues à Rome, Pierre de Coubertin les a transférées à Londres au motif que la capitale italienne connaissait des difficultés financières, mais plus sûrement pour servir la cause de la toute jeune entente franco-anglaise.

L'institution olympique est alors sans guère de ressources financières et faiblement structurée : Pierre de Coubertin en assure à la fois le secrétariat permanent, la présidence, et les frais de fonctionnement. De plus, les États-nations qui tentent dès 1896 d'affirmer leur puissance sur le stade en menaçant la pérennité et l'indépendance, tout comme les promoteurs de foires commerciales qui n'y voient rien d'autre qu'un immense barnum athlétique pouvant donner lieu à profit et à pari. Sans oublier les dirigeants sportifs qui rêvent de faire sécession pour se constituer en fédérations internationales et lancer leurs championnats du monde : la Fédération internationale de football association (FIFA) est créée en 1904 mais elle ne promouvra la Coupe du monde qu'à compter de 1930.

C'est d'une interpolation de ce discours que l'on a attribué à tort à Pierre de Coubertin l'invention de la devise « l'essentiel est de participer » qui doit être rendue à l'évêque de Pennsylvanie. Il n'est d'ailleurs pas plus à l'origine de la formule « plus vite, plus haut, plus fort » forgée par le père dominicain Didon pour la société sportive de l'école d'Arcueil.

qui s'accoutume de plus en plus à voir le principe de l'élection étendre sa puissance et mettre peu à peu sous son joug toutes les institutions. Il y a, dans notre cas, une entorse à la loi commune difficilement tolérable, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! Nous supportons la responsabilité de cette anomalie très volontiers et sans inquiétude.

Pour ma part j'ai appris autrefois dans ce pays-ci beaucoup de choses et celles-ci entre autres que le meilleur moyen de sauvegarder la liberté et de servir la démocratie, ce n'est pas toujours de tout abandonner à l'élection, mais de maintenir, au contraire, au sein du grand océan électoral, des îlots où puisse être assurée, dans certaines spécialités, la continuité d'un effort indépendant et stable.

L'indépendance et la stabilité, voilà, Messieurs, ce qui nous a permis de réaliser de grandes choses ; voilà ce qui, trop souvent, il faut bien l'avouer, fait défaut aux groupements d'aujourd'hui, aux groupements sportifs en particulier. Sans doute cette indépendance aurait, en ce qui nous concerne, des inconvénients, s'il s'agissait par exemple d'édicter des règlements stricts, destinés à être rendus obligatoires. Mais tel n'est pas notre rôle. Nous n'empiétons pas sur les privilèges des sociétés ; nous ne sommes pas un conseil de police technique. Nous sommes simplement les « trustees » de l'idée olympique.

L'idée olympique, c'est à nos yeux la conception d'une forte culture musculaire appuyée d'une part sur l'esprit chevaleresque, ce que vous appelez ici si joliment le *fair play* et, de l'autre, sur la notion esthétique, sur le culte de ce qui est beau et gracieux. Je ne dirai pas que les Anciens n'aient jamais failli à cet idéal. Je lisais ce matin à propos d'un incident survenu hier et qui a causé quelque émoi, je lisais dans un de vos grands journaux une expression de désespoir à la pensée que certains traits de nos mœurs sportives actuelles nous interdisaient d'aspirer à atteindre le niveau classique. Eh ! messieurs, croyez-vous donc que de pareils incidents n'ont pas émaillé la chronique des Jeux Olympiques, Pythiques, Néméens, de toutes les grandes réunions sportives de l'antiquité ? Il serait bien naïf de le prétendre. L'homme a toujours été passionné et le ciel nous préserve d'une société dans laquelle il n'y aurait point d'excès et où l'expression des sentiments ardents s'enfermerait à jamais dans l'enceinte trop étroite des convenances.

Il est vrai de dire pourtant que de nos jours où les progrès de la civilisation matérielle – je dirais volontiers de la civilisation mécanique – ont magnifié toutes choses, certains travers qui menacent l'idée olympique sollicitent l'inquiétude. Oui, je ne veux point le celer, le « *fair play* » est en danger ; et il l'est surtout à cause de ce chancre auquel on a permis imprudemment de se développer : la folie du jeu, la folie du pari, du *gambling*. Eh bien, s'il faut une croisade contre le *gambling*, nous sommes prêts à l'entreprendre et je suis sûr qu'en ce pays l'opinion voudra nous seconder – l'opinion de ceux qui aiment le sport pour lui-même, pour sa haute valeur éducative, pour le perfectionnement humain dont il peut être un des facteurs les plus puissants. Dimanche dernier, lors de la cérémonie organisée à Saint Paul en

l'honneur des athlètes, l'évêque de Pennsylvanie l'a rappelé en termes heureux ; l'important dans ces olympiades, c'est moins d'y gagner que d'y prendre part.

Retenons, Messieurs, cette forte parole. Elle s'étend à travers tous les domaines jusqu'à former la base d'une philosophie sereine et saine. L'important dans la vie, ce n'est point le triomphe mais le combat ; l'essentiel, ce n'est pas d'avoir vaincu mais de s'être bien battu. Répandre ces préceptes, c'est préparer une humanité plus vaillante, plus forte – partant plus scrupuleuse et plus généreuse.

Telles sont les idées qui dominent au sein de notre gouvernement. Nous continuerons à nous en inspirer. Nous vous donnons rendez-vous dans quatre ans pour célébrer la V<sup>e</sup> Olympiade sans oublier que, dans l'intervalle, se tiendront de nouveau les Jeux d'Athènes et que, de nouveau, l'univers se tournera vers l'Hellade immortelle dont le culte est inséparable de toute aspiration ennoblissante.

Permettez-moi, au nom de tous mes collègues, de saluer ici vos patries respectives et en premier lieu la vieille Angleterre, mère de tant de vertus, inspiratrice de tant d'efforts. L'internationalisme tel que nous le comprenons est fait du respect des patries et de la noble émulation dont tressaille le cœur de l'athlète lorsqu'il voit monter au mât de victoire, comme résultat de son labeur, les couleurs de son pays.

À vos pays, Messieurs, à la gloire de vos souverains, à la grandeur de leurs règnes, à la prospérité de vos gouvernements et de vos concitoyens.

#### LE SPORT ET LA QUESTION SOCIALE

*Revue Olympique*, août 1913, pp. 120-123<sup>4</sup>.

Les violences déversées sur le Congrès de Lausanne par une feuille socialiste-révolutionnaire helvétique n'auraient pas mérité de retenir l'attention si, presque au même moment, des efforts n'avaient été tentés ailleurs pour organiser des groupements sportifs socialistes. Cette connexité répond bien au double courant qui se manifeste dans ces milieux par rapport au rôle social que peut jouer le sport de nos jours. Rôle considérable mais nettement pacificateur et voilà précisément pourquoi ses progrès intéressent certains socialistes et irritent les autres. Les progrès du sport irritent les partisans de la guerre des classes et intéressent sympathiquement ceux qui espèrent en

4. Si les célébrations des Jeux olympiques sont dès l'origine passées sous le contrôle des États hôtes au grand dam du CIO, Pierre de Coubertin est parvenu, en revanche, à conserver le contrôle des « congrès olympiques ». Ces assemblées de pédagogues réunies sur la base de leur foi sportive avaient pour fonction d'alimenter le dogme olympique en idées nouvelles et de légitimer intellectuellement le père fondateur. Le Congrès olympique de Lausanne de

des moyens plus doux pour amener les changements désirés par eux dans l'organisation de la société.

La pratique des exercices sportifs n'égalise pas les conditions mais elle égalise les relations et il est probable qu'ici la forme a plus d'importance que le fond. Après tout, qui oserait se porter garant que l'égalité des conditions sera productrice de paix sociale ? Rien n'est moins certain. Il en va autrement de l'égalitarisme des relations. On peut affirmer que cet égalitarisme-là, dans une démocratie, est des plus utiles à pratiquer. L'exemple de l'Amérique, encore que d'une durée insuffisante pour en tirer des conclusions sociologiques définitives, nous fournit une preuve intéressante de ce que nous avançons là. Certes, il est peu de pays où les conditions soient plus inégales et les relations plus égalitaires. Or jusqu'ici la paix sociale y a régné d'une façon plus complète et plus solide qu'ailleurs.

L'égalitarisme – plus aisé à établir sans doute dans un pays neuf – ne naît et ne se maintient ailleurs de lui-même que sur le terrain de sport. Là il s'impose vraiment par le costume d'abord. L'uniforme sportif ne s'est jamais accommodé d'une grande recherche mais il se simplifie chaque jour à mesure que l'habitude se répand de s'exercer à nu. Bientôt il n'y aura plus d'élégance sous ce rapport que dans la forme du corps et la qualité de la peau. Les distinctions sociales n'ont rien à voir dans une inégalité basée sur ces qualités-là. Après le costume vient le geste. Qui sera le plus fort, le plus

---

l'année 1913 avait à son programme « la psychologie sportive », autrement dit la capacité jusque là insoupçonnée du sport à agir sur le psychisme humain. Pour la première fois depuis les Congrès de la Sorbonne 1894 et du Havre 1897, des adversaires de la cause sportive purent s'exprimer, notamment les pédagogues de l'Institut Jean-Jacques Rousseau de Genève qui dénoncèrent les excès corporels de l'athlétisme moderne et son ambiance militaire et aristocratique.

C'est un autre adversaire que combat ici le « social le playsien » Pierre de Coubertin : le socialisme-révolutionnaire d'ambiance marxiste et bolchevique qui porte le fer contre ce que Jean-Marie Brohm appellera dans les années 1970 « l'opium sportif ».

Si les Églises protestantes avaient compris tout l'intérêt évangélique du sport depuis la reprise en mains des collèges anglais par les « muscular christians » dans les années 1840, et si la papauté et les évêques envisagent depuis la fin des années 1890 d'amener les jeunes générations vers l'autel en les accueillant dans des patronages sportifs, les gauches socialistes européennes sont partagées entre deux attitudes : dénoncer le sport comme intrinsèquement bourgeois ou bien inventer un « sport socialiste ». Cette dernière option sera très souvent retenue, sous la pression des ouvriers sportifs, comme l'illustre le cas de la France avec la création de la Fédération sportive et athlétique socialiste (FSAS) créée en 1908 et qui prône un sport de masse et la non-spécialisation. L'internationalisme sportif ouvrier connaît un premier développement avec la naissance en 1913 de l'Internationale sportive ouvrière socialiste. Reconstituée en 1920, elle organisera en 1925 une olympiade ouvrière à Francfort tandis que la bolchévique Internationale rouge socialiste apparue en 1921 lancera, trois ans plus tard, à Moscou, les premières Spartakiades.

Quant à « l'ode au sport » citée ici, elle est une contribution de Pierre de Coubertin lui-même au rapprochement franco-allemand, inspirée du « liberal pacifism » et illustrée après-guerre par le briandisme. Rédigée en version bilingue française et allemande, et présentée sous un nom d'emprunt, elle obtient le premier prix du concours littéraire des Jeux olympiques de Stockholm en 1912.

rapide, le plus endurant ? C'est bien le cas de répéter avec les auteurs de l'Ode au sport de Stockholm :

O Sport, du bist die Gerechtigkeit !  
 Vergeblich ringt der Mensch nach Billigkeit und Recht  
 In allen sozialen Einrichtungen ;  
 Er findet beide nur bei Dir.  
 Uni keinen Zoll vermag der Springer seinen Sprung zu höhen.  
 Nicht um Minuten die Dauer seines Laufs.  
 Die Kraft des Leibes und des Willens Spannung ganz allein  
 Bestimmen die Grenzen seiner Leistung<sup>5</sup>.

Mais ce n'est pas seulement l'acte sportif qui engendre l'égalitarisme, ce sont aussi les détails dont il s'entoure, ce qui le prépare et qui le suit. Il ne va pas le plus souvent sans quelque dose de travail manuel et le « coup de main » qu'un camarade vous a donné, vous devez bien le lui rendre à l'occasion sans le moindre souci du rang social qu'il occupe par rapport à vous. La considération à laquelle d'ailleurs vous avez droit tous deux sur le terrain ne se mesure ni à la qualité de vos ancêtres ni au nombre de vos billets de mille francs. Elle se mesure à votre force musculaire, à votre énergie physique, à la puissance de votre effort.

En cette brève analyse nous venons de toucher deux points sur lesquels il est utile d'insister parce qu'ils permettent d'élever la question un peu plus haut. Nous venons d'apercevoir deux caractéristiques du sport, bases nécessaires de tout groupement sportif qui veut prospérer. Ces caractéristiques sont l'entraide et la concurrence. A première vue on les jugera de valeur inégale. Théoriquement il en est ainsi mais, dans la pratique, il faut reconnaître que l'une vaut autant que l'autre. La concurrence toute seule ne crée point l'esprit sportif sans lequel le groupement est assuré de périliter si même il arrive à se former. Le sport veut autour de lui une émulation intense et une camaraderie solide. Tous ceux qui ont à cet égard quelque expérience confirmeront notre dire. Il est donc basé sur l'entraide et la concurrence.

Or ces mêmes principes servent d'assises au démocratisme moderne. Les conditions ethniques, économiques, industrielles, scientifiques dans lesquelles se développent et évoluent les nations d'aujourd'hui leur imposent la pratique d'une concurrence individuelle âpre et perpétuelle. Rien n'indique que la rigueur de ce régime soit près de se relâcher. L'entraide y apporte un adoucissement indispensable et sans lequel on pourrait redouter le retour non point à la barbarie d'antan mais à une certaine barbarie qui peut-être ne vaudrait guère mieux que l'ancienne. Heureusement l'entraide apparaît par-

5. Ô Sport, tu es la Justice ! L'équité parfaite en vain poursuivie par les hommes dans leurs institutions sociales s'établit d'elle-même autour de toi. Nul ne saurait dépasser d'un centimètre la hauteur qu'il peut sauter ni d'une minute la durée qu'il peut courir. Ses forces physiques et morales combinées déterminent seules la limite de son succès.

tout. On dirait une herbe qui pousse toute seule à côté du poison auquel elle servira d'antidote. Le sentiment de la solidarité se répand à travers la société qui pressent là une condition vitale d'équilibre et de santé. C'est inconscient et général. Voici donc que le sport apparaît comme une école excellemment préparatoire à l'existence présente – excellemment apaisante aussi. Remarquons que ces principes de concurrence et d'entraide sont unis par un lien très étroit avec l'égalitarisme dont nous parlions tout à l'heure et qui n'est pas celui des conditions mais des relations, qui n'est pas celui des « ressources », mais celui des « manières », pourrait-on dire. Ainsi tout se tient et l'on conçoit parfaitement que le sport agisse en sens inverse de tout ce qui tend à encourager la guerre des classes. Il détruit l'envie par le fait de la justice absolue et quasi mathématique dont il se réclame. Il chasse la mauvaise humeur en installant à sa place la joie de vivre. Il diminue les distances jusqu'à parfois les anéantir, jusqu'à parfois renverser le sablier social en portant un modeste artisan au-dessus d'un prince. Il vivifie l'esprit de lutte, l'esprit d'effort, l'esprit de risque en adoucissant par la pratique d'un solidarisme inné en lui ce que le goût de la lutte, de l'effort et du risque pourrait engendrer de fâcheusement brutal ou de rude excessivement... Quel autre facteur trouverons-nous capable d'exercer une influence semblable sur les rapports sociaux ? Cette influence, on ne saurait trop y insister, s'exerce tout entière dans le sens de l'apaisement. Or il est des socialistes qui craignent l'apaisement, parce que les médiocres desseins conçus par eux et plus ou moins inavoués en seraient contrariés, compromis. Il en est d'autres qui, ne cherchant vraiment que le bien public de la façon dont ils le conçoivent, se montrent disposés à profiter du renfort inattendu, vigoureux et acceptable par tous que le sport leur apporte.